Topographie antique de Marseille : le théâtre et le mur de Crinas

Fernand Benoit

► To cite this version:

Fernand Benoit. Topographie antique de Marseille : le théâtre et le mur de Crinas. Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1966, 24 (1), pp.1-20. 10.3406/galia.1966.2435 . hal-01934386

HAL Id: hal-01934386

<https://hal.science/hal-01934386>

Submitted on 26 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

TOPOGRAPHIE ANTIQUE DE MARSEILLE : LE THÉÂTRE ET LE MUR DE CRINAS

par Fernand BENOIT

THÉÂTRE

Les vestiges découverts en 1946-1948 au théâtre, dont les gradins sont adossés à la butte Saint-Laurent (ils avaient été recouverts par mesure de protection au cours des travaux de reconstruction du quartier), ont été remis au jour en 1963, dans le square compris entre les deux ailes d'un groupe scolaire, rue des Martégales (Inv. Fouilles III).

Il ne subsiste que deux éléments des gradins inférieurs (fig. 1 et 2) de la *cavea*, protégés par l'angle mort de la butte et une portion du sol bétonné de l'orchestre conservée sous la rue Perdigone, entre les caves des maisons¹ ; aucune trace des *parodoi*, entrées latérales, ni des substructions du mur du *proscenium*, qui limitait l'orchestre, les caves des maisons de l'ancienne rue des Martégales ayant fait disparaître le sol antique. La surveillance des travaux de construction du mur de soutènement de la butte Saint-Laurent (anciennes rues des Ferrats et du Château-Joly) n'a apporté aucun élément qui permet de reconnaître les parties supérieures de la *cavea*, qui devait s'élever à la cote ± 24 NGF, correspondant à la terrasse supérieure de la butte du « Château Babon », bouleversée par les caves et les canalisations d'égout. Le niveau du béton de l'orchestre, pulvérulent et dont la couche superficielle plus compacte avait disparu (fig. 13), peut être fixé par la présence d'une plaque de marbre blanc de calage, incrustée dans la partie n.-o. de l'orchestre. Ce point est à la cote $+5$ m du NGF, soit à 0,21 sous le niveau du dallage de la *præcinctio* inférieure de la *cavea*. Mais une tranchée, de 3,50 m-4 m environ de largeur, faite à l'époque d'abandon du théâtre, au iv^e-v^e siècle, d'après la datation du dépotoir² qui recouvrait le site, a fait disparaître toute trace du canal recouvert de dalles, concentrique à l'orchestre, qui servait à l'écoulement des eaux de pluie.

La nature des terres d'apport qui formaient l'assise de l'orchestre a provoqué un affaissement général du sol, surtout sensible dans la partie s.-e. et qui avait entraîné le fléchissement des dalles de la *præcinctio*, qui ont été replacées à leur niveau. L'affaissement

(1) La découverte du premier élément a été faite en 1946 par H. ROLLAND, *Gallia*, V, 1947, p. 158 ; F. BENOIT, *ibid.*, VI, 1948, p. 207 ; XX, 1962, p. 687 ; *CRAI*, 1947, p. 585.

(2) Secteur de fouilles III : abondante céramique grise estampée, en partie publiée par J. RIGOUR, *La céramique paléo-chrétienne sigillée grise*, 1958 (topographie, p. 91).

peut être constaté dans la différence de niveau de cette *praecinctio*, de 5,21 au n. et de 4,99 au s.

La restitution du théâtre a pu cependant être tentée. Une coupure du béton, de 2 m environ de longueur, reconnue en 1948, dans la partie n.-o. de l'orchestre, perpendiculaire à l'alignement des caves de la rue Perdigone qui gravissait la pente de la butte, et la concavité naturelle de celle-ci orientée vers l'est, sont autant d'éléments qui permettent de présenter une restitution partielle de l'édifice (fig. 3), dont le relevé a été fait par M. Pironin, dessinateur du Service d'architecture antique du C.N.R.S. (fig. 4). L'existence du béton, ou tout au moins de la surface tassée du lit de déchets de taille de pierre de la Couronne qui supportait le dallage de l'orchestre, au-delà du diamètre du demi-cercle de celui-ci, sur

2. Éléments de la *cavea* avec escalier, rue Perdigone 1947-1948.

1. Gradins de la rue des Ferrats, bûchés par la construction d'une cave, mis au jour par H. Rolland (1946).

le type du théâtre grec codifié par Vitruve, montre que l'orchestre était plus grand que le demi-cercle et avait été conçu selon le type des théâtres de Grèce et d'Asie Mineure³. Son diamètre est de 19 m environ. L'orchestre a donc un tracé tout différent de celui des théâtres romains, d'Arles, de Fréjus, d'Orange, de Vienne, construits sous Auguste, qui ne dépasse pas le diamètre du cercle. Il se rapproche du type des théâtres hellénistiques de Ségeste ou de Pompéi, dont le demi-cercle de l'orchestre est prolongé par deux demi-rayons parallèles qui viennent buter contre le *pulpilum* du *proscenium*.

La présence des dalles de la *praecinctio*, dans les deux segments de la *cavea*, montre que les gradins descendaient jusqu'au niveau de l'orchestre, sans surélévation d'un *podium*, qui est caractéristique des théâtres-amphithéâtres d'Asie Mineure. Cette structure est commune aux théâtres de la Grèce et du Midi de la Gaule⁴. La restitution de l'axe de la *cavea* et la présence d'un escalier dans la partie n.-o. amènent à supposer que la *cavea* était partagée en cinq *cunei* par six escaliers répartis de part et d'autre de l'axe, selon le type du

3. Cf. O. NAVARRE, s.v. *theatrum*, *Dict. antiq.* V, p. 179 ; *Le Théâtre grec*, 1925 ; M. BIEBER, *The History of the Greek and Roman Theater* (Princeton, 1961), pp. 127, 170-186 ; A. Neppi Modona, *Gli edifici teatrali greci e romani* (Florence, 1961).

4. Un résumé inexact de la communication laisserait croire que ce mode de construction serait réservé aux théâtres grecs (CRAI, 1947, p. 585).

3. Les deux segments de la *cavea* remis au jour en 1963.

4. Projet de restitution du théâtre, par P. Pironin (1964).

théâtre grec. L'accès des gradins supérieurs devait se faire par le haut, selon une disposition adoptée au théâtre de Vaison, également adossé à une colline ; mais l'existence de *vomitoria*, caractéristiques des théâtres romains, paraît être attestée par la découverte sur le remblai au n. des gradins, d'une grande dalle, chanfreinée, avec moulure diagonale (fig. 5), qui correspondrait au chambranle de l'un des accès sur une *præcinctio*.

Les similitudes de ce plan avec celui du théâtre grec, non moins que l'identité de profil des banquettes, inconnu dans les théâtres romains de la Gaule, posaient un problème de datation qui ne pouvait être résolu que par des sondages moins limités que celui qui avait été fait en 1948, sous le béton de l'orchestre. L'évacuation des ruines des maisons et la libération du chantier en 1963-64, après la construction du mur de soutènement de la butte et du groupe scolaire, ont rendu possible une série d'observations qui ont été faites par des sondages sous le niveau de l'orchestre et sous le lit de pose des gradins⁵.

1. *Sous-sol de la cavea* (fig. 6). — Deux dalles (1 et 2) de la *præcinctio* inférieure et deux gradins (15 et 16), dont le parfait jointolement prouvait qu'il n'avait pu y avoir d'infiltration sous leur assise, ont été soulevés en vue de reconnaître le mode de construction et de prélever, éventuellement, des tessons de céramique qui puissent dater l'époque de la construction (fig. 7). Le grattage du lit de pose sous les dalles 1 et 2, qui étaient inclinées sur la tranchée faite à l'époque paléochrétienne pour récupérer les pierres de la canalisation d'écoulement des eaux pluviales, n'a rien donné dans la partie où elles reposaient sur le sol vierge ; en bordure, quelques tessons romains et « wisigothiques » s'étaient insérés sous la partie antérieure de la dalle. Nous avons donc soulevé les dalles 15 et 16 appartenant à la rangée supérieure : sous la dalle 16, aucun tesson, ni aucune infiltration ayant pu provenir de la partie supérieure ; — la dalle 15, par contre, a permis d'étudier la technique de la pose (fig. 8) : l'emplacement des gradins avait été préparé par la taille de la colline, selon le mode qui sera suivi à Vaison pour la construction du théâtre. L'espace libre entre l'arrière du gradin de la rangée inférieure et le lit d'attente du gradin 15 avait été rempli avec de la caillasse et quelques déchets de taille, au milieu desquels ont été recueillis plusieurs tessons de poterie : panse d'amphore massaliète, fragment de vase en pâte rouge attribuable à l'époque romaine, dont un paraît avoir été roulé par les vagues et provenir par conséquent de terres d'apport de la plage et deux fragments de vases indigènes, en terre noirâtre micacée (indatables) ; aucun morceau de poterie grecque n'a été trouvé dans cette opération. Le sol vierge avait été damé et lissé à la truelle (*tip-tap*) de façon à constituer une assise d'attente parfaitement jointive avec le lit de pose de la dalle.

Le profil des gradins est de tradition grecque ; mais ceux-ci ne présentent aucune marque, aucun signe de pose. Au lieu d'être parallépipédiques comme ceux des théâtres du Midi de la Gaule, qui ne sont pas antérieurs à Auguste, ils présentent sur leur face supérieure un profil mouluré unique en Gaule : le siège forme en avant un léger encorbellement en relief qui détermine dans la partie arrière de la banquette une large gouttière permettant au spectateur de replier les jambes, de façon à ne pas incommoder le spectateur de la file inférieure (fig. 9). Un tel profil, courant en Grèce dans les théâtres, les amphithéâtres et les stades, avait également été adopté dans les théâtres d'époque romaine de Pompéi et d'Hippone.

L'appareillage à joints vifs est remarquable par sa perfection : les joints présentent sur la tranche un cadre ciselé (*anathyrose*) pour l'adhésion des blocs, selon la technique grecque⁶. Cependant le relevé des profils montre des irrégularités qui révèlent une époque tardive. Les gradins, d'une hauteur de 0,32 à 0,34, ont une largeur différente, variant entre 0,72, 76, 81 et 82 ; le lit

(5) Assistance de M^{me} Cl. Francezon-Magnan et M. O. Rappaz ; relevés stratigraphiques de M. Borély.

(6) Cf. sur la technique de la construction Roland MARTIN, *Manuel d'architecture grecque*, I, 1965, p. 190 et s.

5. Dalle chanfreinée et moulurée (cf. fig. 2).

6. Plan des gradins et de l'escalier de l'élément nord.

7. Tranche de la *cavea* segment nord : Lit d'attente des dalles 1, 2 et 16 ; au dernier plan la dalle 15.

8. Lit d'attente de la dalle 15.

9. Profil des gradins montrant le mode de construction, coupe en AB du plan fig. 6.

d'attente ménagé à l'arrière de chaque gradin pour recevoir le gradin supérieur à une largeur variable, de 0,06, à 0,09 et même 0,26.

II. *Orchestre*. Les sondages faits en 1948⁷, sous le béton de l'orchestre dans la partie n.-o., avaient révélé que le lit supérieur était composé de déchets de taille de calcaire de la Couronne, liés à un mortier pulvérulent, avec quelques fragments de béton de tuileau. Il ne subsistait qu'une petite tablette de marbre blanc, qui avait servi au calage du dallage de marbre multicolore, dont il ne restait aucun vestige en place, mais dont ont été recueillis de très nombreux fragments au cours du déblaiement.

Le niveau actuel de l'orchestre, dans cette partie, est à la cote $+5$ m du NGF, le sol s'étant affaissé de plus de 0,20 m dans sa partie sud. La coupe du sous-sol de l'orchestre montre que celui-ci se composait de lits alternés de déchets de taille de calcaire de la Couronne, — preuve que les gradins avaient été taillés sur le chantier de construction de la *cavea* (fig. 10). Le béton avait été entaillé, nous l'avons dit, par une profonde tranchée, concentrique à la *cavea*. Le comblement a donné une abondante céramique d'époque chrétienne et « wisigothique », analogue à celle qui a été reconnue dans le dépotoir qui recouvrait le théâtre⁸.

1. La tranchée du nord (III. 4, 1948 : fig. 10, D), poussée à $-2,70$ sous l'orchestre, a donné la stratigraphie suivante, sans tessons de céramique :

$+5,$ m NGF	radier de béton de l'orchestre.....	0,10
4,90 m	conglomérat de déchets de taille et de cailloux.....	0,40
4,50 m	sables jaunes et roux.....	0,05
4,45 m	déchets de taille.....	0,17
4,28 m	sables jaunes et roux.....	0,15
4,13 m	déchets de taille.....	0,05
4,08 m	sable.....	0,05
4,03 m	déchets de taille.....	0,05
3,98 m	sable jaune, marin et pluvialile, apporté pour remplissage avec quelques déchets de taille de calcaire de la Couronne.....	1,68
2,30 m	marne et poudingue.	

[7] Assistance et relevés stratigraphiques de P. Arcelin.

[8] H. ROLLAND, *l. c.*, p. 157 ; cf. J. RIGOUR, *o. c.*

LÉGENDE

10. Coupes stratigraphiques du nord au sud : A, B et C (III. 6, 1964) ; D (III. 4, 1948).

2. Tranchée III. 3, 1948. La même formation a été reconnue par un sondage vers le centre de l'orchestre, au droit de la coupure du béton ; la coupe de terrain a montré un sol profondément remanié à l'époque paléochrétienne ; ont été recueillis des fragments ionien et campanien, associés à des fragments de poterie sigillée et de lampes chrétiennes. Le sondage a été poussé en tunnel sous le béton de l'orchestre, de manière à trouver une stratigraphie en place. La composition du sous-sol, avec alternance de déchets de taille et de sables, est identique à celle qui avait été déterminée au point précédent.

De la cote 3,50 à 2,70 au-dessus du NGF ont été trouvés :

un petit fragment de pied de coupe attique, des fragments de grands vases en terre jaune clair très micacée, dont un fragment d'amphore à bouton massaliète ; un fragment de tuile à crochet en terre jaune micacée (en « écaille de poisson »), du type analogue aux tuiles romaines des fours de Saint-Henry⁹ ; deux fragments de vases de couleur ocre rouge à cercles brunâtres et à engobe blanchâtre ; un fragment céramique avec coquillage marin adhérent.

De +2,70 à +2,50, la coupe du terrain a fait apparaître un comblement par des sables marins mélangés à des éléments oligocènes de la colline, avec cailloux, débris d'urgonien et bois carbonisés. Les éléments marins comprennent, à l'exception d'un *chama*, coquillage d'eau vive, une faunule d'eau saumâtre abondante sur la plage, caractéristique du Lacydon à l'époque hellénistique et romaine, où domine le *cardium edule*, ayant encore ses deux valves (*loripes lacteus*, *gibbula Adansonii*, *calliostoma striata*) ; cette faunule est mélangée à des déchets de cuisine (*ostrea*, *lapas aureus* et *decussatus* etc.)¹⁰.

De 2,50 à 2,30, le comblement de sable marin et de débris d'urgonien se poursuit avec coquillages d'eau saumâtre et huîtres et quelques fragments de poterie micacée massaliète, de poterie rouge roulée par l'eau, un tesson de coupe attique à vernis noir viré au rouge et une plaque de marbre de Carrare, en trois fragments (0,15, 0,13, 0,003 : III. 3, couche D, 52), corrodés par les infiltrations d'eau salée¹¹, dont l'origine ne peut être antérieure à l'Empire et la provenance indique un abandon sur la plage du Lacydon à l'époque romaine.

3. Un nouveau sondage (III. 6, 1964 : fig. 10, A, B, C) a été fait à la limite s. du béton de l'orchestre ; la coupe du terrain a permis de faire une stratigraphie en tranchée jusqu'au sol vierge à +3,08 du NGF, correspondant au niveau +2,30 mis au jour au n.-o., preuve que le sol de la calanque était inégal et avait été comblé jusqu'à la cote +5 pour asseoir l'orchestre du théâtre. La fouille a dû déblayer une importante couche de terres d'apport (fig. 10 A), dans lesquelles ont été trouvés des tessons de l'époque grecque à l'époque barbare : fragments d'amphores romaines (anses et panses), fragments de céramique grise estampée du iv^e-v^e s., dont deux à dessin inédit (fig. 11), un tesson du haut de la panse d'une aiguière rhodo-ionienne (fig. 12), à engobe blanc-crème et à décor de griffon dont il ne subsiste que la griffe sous une frise de languettes, sur un fond de rosaces et de svastika¹² ; au-dessous, plusieurs fragments d'amphores et de sigillée claire A, B et D et fragments de céramique grise estampée.

Le sondage, poussé jusqu'à -1,75 sous le sol de l'orchestre, a montré que la partie de ce secteur avait été remaniée au Bas-Empire : deux anses d'amphores étrusques, en pâte brun rougeâtre, haut de coupe ionienne à lèvre à vernis noir, et fond d'une aiguière ionienne décolorée, céramique grise estampée à marli guilloché, et poterie luisante de l'époque de Constantin, dans un milieu de sable de plage et de coquillages marins à valves soudées d'eau saumâtre (*cardium edule*) montrant qu'il ne s'agit pas de déchets de cuisine.

(9) Coll. Clastrier, musée Borély : 9514 ; cf. F. BENOIT, *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule* (1965), p. 151.

(10) Identifications de P. Mars ; ces espèces ont également été signalées par H. ROLLAND, *l. c.*, p. 159. Une « stratigraphie conchyliologique », faite d'après les fouilles du secteur de la plage Vivaux (V, XII), est exposée au musée des Docks romains (F. BENOIT, *Les docks romains du Lacydon*, Marseille [2^e éd. 1965], p. 9 et vitrine 5).

(11) Identification du Prof. Cl. Gouvernet.

(12) Cf. W. SCHIERING, *Werkstätten Orientalisierender Keramik auf Rhodos*, 1957, pl. 7.

11. Tessons de céramique grise estampée.

12. Fragment d'aiguière rhodo-ionienne au griffon.

13. Mise au jour de la couche supérieure du lit de déchets de taille dans la partie sud (fig. 10 B et C).

14. Coupe du remblai de l'orchestre, dans la partie sud - - (fig. 10 C), montrant l'assise supérieure du lit de déchets de taille et les couches alternées de sable, de terre et de pierre.

Le sol vierge, à $-1,67$ $-1,75$ sous le sol de l'orchestre (fig. 10 A et B), constitué par de la marne, conservait les traces de deux foyers avec charbon de bois, poterie indigène rouge micacée ; au-dessus, deux P. B. très corrodés (au droit : buste diadémé ; au revers : 2 Victoires debout se faisant face), frappés à l'époque de Théodose I^{er} à Valentinien III. Les apports de sable et coquillages continuaient vers le n.-e., ainsi que le montre la poursuite de la fouille en sape à ce niveau : six petites monnaies de l'époque des Grandes Invasions dont une en argent avec croix, de bas titre, très corrodées, probablement frappées à Marseille, analogues à celles des Aliscamps¹³ et du *martirium* de Saint-Victor.

L'agrandissement de la fouille vers le nord a mis au jour la tranche du sol bétonné de l'orchestre (fig. 13) ; elle a permis de faire un relevé stratigraphique des diverses couches de comblement, qui n'avaient pas été remaniées. Cependant, au niveau inférieur à $-1,50$, le glissement de la couche d'apport marin contenait encore deux P. B. analogues aux premiers. La couche de sable de plage, remplie de coquillages à valves adhérentes, recouvrant le sol vierge de marne, a donné une abondante céramique du VI^e siècle av. J.-C. : anse d'amphore étrusque, culot de même type en pâte rouge usée par la mer, rebord de calice de Chios, délavé, coupe ionienne à vernis noir et à bande rouge intérieure, anse attique à glaçure noire, rebord d'amphore massaliète, à lèvre repliée, parsemée de fines parcelles de mica ; et des fragments romains auxquels était adhérent le sable : rebord de *legula*, morceaux de béton mosaïqué en *opus signinum* (pas antérieur au I^{er} s. av. J.-C.), fragments de panse d'amphores.

La poursuite du sondage vers le nord sous le lit supérieur du béton de l'orchestre (fig. 14), dans une partie qui était inviolée, a révélé une stratigraphie analogue à celle des sondages de 1948, avec la même inégalité d'épaisseur des couches de déchets de taille, de terre d'apport et de sable, typique d'un comblement fait de main d'homme. Les apports sont constitués par du sable de plage et de dune comprenant, avec des tessons ioniens usés par le roulis de la plage, un grand nombre de coquillages dont les valves étaient encore soudées ensemble (fig. 10 C). Sous le niveau de l'orchestre, un fragment de dalle de calcaire de la Couronne de grande dimension fait partie du lit de déchets de taille ; dans le lit supérieur de caillasse formant béton de l'orchestre, ont été trouvés deux fragments de poterie à glaçure rouge dont le vernis et la « fracture ondulante » sont typiques d'Arezzo : bol de l'époque de Claude (Drg. 24/25) du service III d'Arezzo (Oswald, pl. 40), portant une marque effacée sur deux lignes : C AS/MA ?, bol à rebord droit guilloché avec gorge concave (type Ritterling 5 du service II d'Arezzo) et un fragment d'inscription en marbre : ..R (?) O..), du I^{er} s. Les fragments d'Arezzo donnent une date d'époque julio-claudienne (20-50).

Il paraît donc que l'assise du théâtre n'a pu être établie qu'à la suite de travaux considérables d'urbanisme, qui avaient pour fin de combler une dépression pour donner une assise à l'orchestre, dont la *cavea* s'adossait à la butte. Un tel comblement n'a pu être fait qu'après la destruction de Marseille par César ; sa datation peut être précisée par la présence de fragments d'Arezzo d'époque julio-claudienne, ce qui permet de reporter la construction à l'époque de Claude-Néron. La constitution artificielle de l'assise du théâtre, à l'aide de remblais, montre qu'il n'avait pu succéder au théâtre grec sur le même emplacement. Étant donné les courbes de niveau, il est vraisemblable que celui-ci, en bois comme le suppose Michel Clerc, également adossé à la butte Saint-Laurent, face à l'est, avait été construit plus au nord à un niveau légèrement supérieur, ce qui avait entraîné sa dispa-

[13] Identification C. Vian ; cf. F. BENOTT, Fouilles aux Aliscamps, *Provence historique*, II, 1952, p. 118.

rition. Il serait en ce cas dans l'axe du *forum* de la ville basse, établi à la cote +3 m, au pied du mur de soutènement de la place de Lenche («caves de Saint-Sauveur»¹⁴), dont le dallage reconstruit au Bas-Empire avait conservé quelques dalles (musée Borély, XI, 2 et 3). Son déplacement aurait eu pour cause l'extension du plan d'urbanisme romain, qui modifia ce quartier et régularisa le profil découpé de la calanque, par rétrécissement du plan d'eau du Lacydon¹⁵.

Le nom même d'*agonothète*, que portent deux inscriptions trouvées à Marseille et à Nice¹⁶, concernant les magistrats chargés de présider les jeux publics, et celui de *chorège*¹⁷, donné à un éphèbe dont l'inscription grecque a été trouvée à Saint-Gilles, montrent que cette institution avait une longue tradition remontant à l'époque de l'indépendance. On doit donc conclure que le théâtre date du programme de reconstruction de la cité, après la destruction de César. Or, nous savons qu'un médecin célèbre, d'origine marseillaise, Crinas, descendant peut-être de la famille de Pythéas, qui avait fait fortune à Rome par ses méthodes de médecine, sous Néron, avait légué à sa ville natale «dix millions de sesterces, après avoir élevé les remparts de sa patrie et d'autres constructions pour une somme à peine moindre»¹⁸.

Michel Clerc, qui a fait la première étude sérieuse sur la topographie de Marseille, avait été amené à dater de cette époque les vestiges d'enceinte en grands blocs de pierre de la Couronne qui avaient été mis au jour en 1913, derrière la Bourse, place Jean-Guin, aujourd'hui en bordure du cours Albert-1^{er}. Le tracé de cette enceinte, dans le terrain bas conquis sur le marais, ne paraissait pas en effet correspondre au tracé oriental de la colonie grecque, d'après la description du siège de César, dont le camp situé dans une position dominante, sur la butte des Carmes, commandait la butte des Moulins et le rempart¹⁹.

Une vérification s'imposait donc.

REMPART DE CRINAS

Il apparaît que le tracé de cette enceinte est attesté par plusieurs autres éléments, dont n'avait pas tenu compte M. Clerc, en particulier les deux assises en calcaire de la Couronne, comprenant huit blocs, très corrodés, découverts rue Sainte-Barbe, du côté de la rue de l'Échelle et entrés en 1883 au musée Borély²⁰. Les trois segments reconnus en 1913-1928, sont situés plus au sud, dans le terrain alors en cours de démolition, derrière la Bourse (ancienne place Jean-Guin), aujourd'hui entre le cours Albert-1^{er} et la rue Bar-

(14) Cf. *infra*, n. 23.

(15) Cf. F. BENOÎT, Le chapiteau ionique de Marseille, *Rev. arch.*, 1954, I, pp. 48 et 43.

(16) *C.I.L.*, XII, 410 ; V, 7914 ; M. CLERC, *Massalia*, I, p. 448-449.

(17) *I.G.*, 2444.

(18) *Nuperque centies HS reliquit, muris patriae, moenibusque aliis poene non minori summa exstructis* : PLINIE, *NH*, XXIX, 9 ; cf. M. CLERC, *o. c.*, II, pp. 281 et 326.

(19) M. CLERC, II, p. 101.

(20) Musée Borély : W. FROENIER, *Musée de Marseille. Catalogue des Antiquités grecques et romaines* (1897), n° 1/1501. La tranche des blocs portant des marques de tâcherons était restée invisible jusqu'à leur transfert en 1952 dans la cour du nouveau Musée lapidaire, où ils ont été présentés sur trois assises. Le lit d'attente ne porte ni trous de louve pour le levage, ni mortaises pour le scellement de goujons.

15. Enceinte. Partie de mur conservée dans une cave de la place Jean-Guin, montrant la coupe du parement (1916).

busse. L'un d'eux, classé monument historique le 22 décembre 1916, long de 16 m, comprenant huit assises (servant de fondation à la façade d'un immeuble) (fig. 15), a été retrouvé en 1959, dans le caveau où il avait été conservé²¹.

Les uns et les autres, en appareil rectangulaire isodome, datent de la même époque ; trois des premiers blocs portent sur la tranche la même marque, AP liés, que deux des boutisses du mur de la place Jean-Guin.

A première vue, ce rempart paraissait donc remonter à l'époque grecque, par la présence de signes grecs et par sa similitude d'appareil avec celui de Saint-Blaise, du III^e siècle avant notre ère, et avec les constructions de *Glanum*²². La discussion fut d'autant plus vive que le calcaire de la Couronne était encore employé au XVIII^e siècle et qu'un autre édifice, les « Caves de Saint-Sauveur », servant de soutènement à l'abbaye de religieuses reconstruite en 1689 et fondé

au niveau du dallage du forum du Bas-Empire (fouille XI), avait un parement, sans boutisse, d'appareil analogue, reconnu sur onze assises (haut. des blocs 0,40 à 0,50)²³. L'appareil également isodome est à joints vifs, mais sans le chanfrein des arêtes qui caractérise le mur de la place Jean-Guin.

G. Vasseur mentionne que l'épaisseur du mur varie de 0,75 à 0,90 et que les deux faces en sont dissemblables : celle de l'ouest est très irrégulière, avec des pierres plus ou moins saillantes (fig. 15), tandis que la face extérieure vers l'est (la seule visible aujourd'hui) est d'une exécution très soignée. Observation qui montre qu'il ne subsistait que le parement du mur, dont le blocage

(21) Sur la « redécouverte » de ce monument historique : Inventaire des fouilles, XXX et H.-P. EYDOUX, *Hommes et dieux de la Gaule* (1961), p. 27.

(22) L'attribution à la période grecque est avancée par G. VASSEUR, *L'origine de Marseille* (1914), p. 208-213 ; C^{te} V. de GAUDEMARIS, *Massilia son enceinte en 49 av. J.-C.*, Marseille (1916) ; C^{te} H. de GERIN-RICARD, *Le mur grec* (Art et Charité. Promenades arch.), 1917, suivis par P.-M. DUVAL (c. r. d'OLWEN BROGAN, *Roman Gaul* (1953), dans *Rev. Ét. anc.*, 56, 1954, p. 242 et 398), tandis que dès 1918 M. CLERC le datait de la reconstruction de Crinas (L'enceinte grecque de Marseille, *Rev. Ét. anciennes*, 20, 1918, p. 47 et *Massalia*, 11, 1929, p. 286) et qu'E. DUPRAT le rajournait jusqu'au XVIII^e siècle (*Provincia*, 1, 1921, p. 93 et *Marseille*, dans *Les Bouches-du-Rhône*, XIV, 1935, p. 54-64) ; cf. *F.O.R.*, V, p. 18, 3. Ces critiques avaient entraîné chez A. GRENIER, qui avait d'abord suivi les conclusions de M. CLERC (*Man. Arch. gallo-romaine*, I, 1931, p. 286), un certain doute sur l'authenticité de cette enceinte : *Topographie marseillaise*, *Rev. Études anciennes*, 36, 1931, p. 390.

(23) Plan de 1773 dans J.-B. GROSSON, *Recueil des antiquités et monuments marseillois* (1773), p. 223 et pl. 36 ; plans de 1819 lors du lotissement de l'abbaye : Arch. municipales, plans divers 123-126. Cf. H. de GERIN-RICARD, add. C^{te} de GAUDEMARIS, *l. c.*, p. 10 et E. DUPRAT, *l. c.*, p. 51. Les caves avaient été classées monument historique en 1840. En 1953, le projet de fouille fut suspendu et les caves furent recouvertes par le Service des Ponts et Chaussées d'une voûte en béton avec porte « fictive ».

16. Vue du rempart prise du sud, montrant le ressaut de fondation et la corrosion des assises exposées aux intempéries depuis le Moyen Âge.

17. Le rempart vu du nord. Sur le parement, traces d'usage d'un puits.

intérieur avait disparu, lors de la réutilisation de ce mur comme façade d'un immeuble. Les coupes faites par H. Gérin-Ricard et reproduites par E. Duprat²⁴ notent onze et treize assises en place, dont les trois (une fois quatre) inférieures sont en retrait l'une sur l'autre, l'assise de fondation étant largement empiétée (coupe de la fig. 23). Ce profil correspond à celui du segment de mur retrouvé. Cependant les dimensions données aux blocs varient entre 0,42 et 0,57, alors que ceux-ci ont uniformément 0,50, à l'exception de la seconde assise de base, portant les marques de tâcheron sur la tranche des boutisses, qui atteint 0,62. Mais la même irrégularité de hauteur se retrouve dans les blocs de la rue Sainte-Barbe, variant de 0,50 à 0,57, leur épaisseur de 0,54 en moyenne atteignant 0,78 dans un bloc. Cette inégalité est le premier caractère qui différencie ce rempart de celui de Saint-Blaise, dont les blocs ont une hauteur uniforme de 0,45-47.

Un sondage au pied du mur, en vue de reconnaître la technique de sa construction, a montré que le ressaut de la dernière dalle correspondait au ressaut de fondation (fig. 16), établi sur un sol caillouteux (envahi par les eaux d'infiltration et ayant conservé la trace d'un puits (fig. 17)), sans doute destiné à donner une assise plus compacte au terrain vaseux de cette ancienne anse du Lacydon, reconnu 100 m à l'est dans le sondage du Cours Belsunce²⁵. Les deux assises qui reposent sur cette dalle de fondation sont elles-mêmes en léger retrait l'une sur l'autre, ce qui permet de supposer que le sol antique correspond à la 3^e assise. On ne peut se fonder sur les observations pseudo-scientifiques de Ledoyen, dont la stratigraphie, faite dans des terres de comblement, a été justement critiquée par E. Duprat.

La construction est donc toute différente de celle de l'enceinte de Saint-Blaise, qui repose sur l'assise du banc de rocher. En effet, ce mur repose sur « une solide semelle dont le bord antérieur est incisé d'un ressaut de 0,02 à 3 destiné à retenir les blocs de l'assise supérieure ». La coupe du mur de Saint-Blaise montre que cette dalle à ressaut, qui indique le niveau du sol, est elle-même supportée par 5 ou 6 assises de fondation, reposant sur le rocher. M. Clerc, qui assista à la mise au jour du mur de la place Jean-Guin en 1913 et 1928 et qui data, le premier, le mur de l'époque de Néron, avait noté que les blocs avaient une bordure ciselée (*anathyrose*), selon la tradition grecque, caractéristique du mur de Saint-Blaise (alors inconnu), que l'on retrouve également dans les gradins du théâtre de Marseille. Ce cadre paraît être absent des blocs, très corrodés, de la rue Sainte-Barbe (fig. 21). Il avait en outre remarqué que la plupart de ces blocs étaient liés entre eux, au milieu de leur épaisseur, par une mortaise en double queue d'aronde, entaillée sur le lit d'attente des blocs et dans laquelle on avait forcé une clé en bois dur. La cavité contenait parfois encore une couche de poussière ligneuse et jaunâtre, provenant de la décomposition du bois, probablement du chêne²⁶. Ce procédé de liaisonnement, connu de la Grèce à l'époque archaïque, a été observé au « mur des Païens » à Sainte-Odile, près de Strasbourg et à la Frankenburg, près de Schlestadt²⁷, mais est inconnu à Saint-Blaise et dans le segment de mur de la rue Sainte-Barbe (fig. 18).

Ces dissemblances doivent-elles faire supposer que les divers segments du rempart de Grinas auraient été faits en plusieurs campagnes ? La présence de marques de tâcheron

²⁴ *Marseille, l. c.*, p. 59, fig. 4-6.

²⁵ *Gallia*, XVIII, 1960, p. 289, fig. 4.

²⁶ M. CLERC, *Massalia*, II, p. 285 ; du même, L'enceinte grecque de Marseille, *Rev. Ét. anciennes*, 20, 1918, p. 47 ; cf. L. HARMAND, Le problème du rempart urbain dans les provinces occidentales de l'Empire aux deux premiers siècles, *VII^e Congrès Internat. Arch. Classique, Rome-Naples (1958)*, III, p. 197.

²⁷ DECHELETTE, *Man. Arch. préhistorique*, II, p. 995. Sur ce mode de scellement par goujons de bois, employé en Grèce (Cyrène, Olympie, etc.) : R. MARTIN, *o. c.*, pp. 239, 281.

18. Éléments du rempart de la rue Sainte-Barbe, au musée Borély (1952).

19. Relevé des marques de tâcheron du rempart de la rue Sainte-Barbe (musée Borély 1501) et de la place Jean-Guin (Cours Albert I^{er}).

149

grecques communes aux deux segments du rempart et identiques par leur graphie (fig. 19), montre qu'il n'en est rien, tout en écartant un rapprochement avec ceux de Saint-Blaise.

Deux des boutisses du mur de la place Jean-Guin portent la marque AP liés (fig. 20) ; la même marque se retrouve sur la tranche de trois blocs de la rue Sainte-Barbe (musée Borély), ayant sans doute servi également de boutisses, ce qui expliquerait la conservation sur l'un de ces blocs de la taille en arêtes de poisson (fig. 21). De tels signes ne peuvent être confondus avec la marque du chantier sur des « pierres de libage » des carrières de la Couronne, d'époque moderne²⁸. L'archaïsme du *rô* à boucle brisée, qui contraste avec la forme gréco-romaine de l'*alpha*, ainsi que le remarque M. Clerc pour les deux premiers signes, a pour cause la difficulté que présentait pour le lapicide la gravure sur pierre et ne pourrait être, au plus, antérieur à 150 av. J.-C.²⁹. Ces signes ne se rencontrent pas dans le répertoire de Saint-Blaise et correspondent à des marques de tâcheron sur le chantier des carrières de la Couronne et non à des indications de pose ou à la numérotation des blocs, comme le cas se présente à Saint-Blaise. Sans doute AP sont-elles les initiales du nom du maître de chantier, qui avait conservé son nom hellénique et l'usage de l'écriture grecque : Aristion, Aristoclès, etc.

Seule est apparente, nous l'avons dit, la face extérieure du mur, vers l'est. La vérification des observations de Vasseur et de Clerc ne pourra donc être tentée que lorsque sera

⁽²⁸⁾ E. DUPRAT, *Marseille, I. c.*, p. 57.

⁽²⁹⁾ M. CLERC, *L'enceinte grecque de Marseille, I. c.*, p. 50 ; *Massalia*, II, p. 286.

20. Marque de tâcheron sur boutisse du rempart
[place Jean-Guin].

21. Marques de tâcheron sur la tranche des boutisses du rempart ->
[rue Sainte-Barbe].

faite la coupe du mur, au moment de l'ouverture du chantier de construction, qui doit le sauvegarder.

Le relevé en a été confié à M. Borély, dessinateur du C.N.R.S., détaché auprès de la Direction (fig. 23). L'appareillage est à joints vifs comme à Saint-Blaise et présente la même taille de stries diagonales, dites « en arêtes de poisson ». Mais le ravalement des blocs à Saint-Blaise avait été obtenu après la pose, en cernant les quatre côtés du bloc d'un listel de 0,02/3 de largeur, tandis qu'à Marseille, les arêtes des blocs sont chanfreinées, afin d'éviter d'épauférer les arêtes au cours de la pose. Cette technique, inconnue à Saint-Blaise, a été signalée en Grèce, notamment à Thasos³⁰. La facture « en arêtes de poisson » est également différente : « les ravalements avaient été obtenus à Saint-Blaise à l'aide d'un outil tranchant qui a laissé sur la pierre des traces légèrement concaves, disposées en longues lignes de chevrons couvrant la face des parpaings, alors que le ravalement en place des joints a cerné le bloc d'un listel de 2 à 3 cm de largeur »³¹. Le mur de Marseille présente par contre des striures à tracé biseauté (fig. 16 et 18), faites avant la pose au marteau à double taillant (laye). La taille en arêtes de poisson n'est visible que dans les assises inférieures, dont la limite donne la hauteur du comblement qui les a protégées depuis le Haut Moyen Âge. Cette taille, très différente de celle du mur de Saint-Blaise, l'est également de celle du mur des « Caves de Saint-Sauveur ».

[30] R. MARTIN, *o. c.*, p. 385 et pl. 44, 2.

[31] H. ROLLAND, *Fouilles de Saint-Blaise*, I (1951), p. 91.

22. Plan de situation du mur de Crinas.

Le rempart de Crinas et celui de Saint-Blaise obéissent donc à une même tradition architectonique, mais leur technique diffère profondément. Il est intéressant de constater avec H. Rolland que cette tradition « héréditaire » avait persisté dans les constructions en grand appareil de *Glanum*, dont le péribole du sanctuaire de source, à porte en chicane et merlons arrondis, paraît être inspiré du même modèle que l'architecture militaire de Saint-Blaise³². La ressemblance est plus frappante encore dans la technique des substructions en grand appareil qui soutiennent la Maison de Sylla (32 av. J.-C.) et le péribole des temples jumeaux élevés sous Agrippa : par le nombre de leurs assises, elles sont plus proches de l'architecture de Saint-Blaise que de Marseille. Si l'on date les monuments de *Glanum* antérieurs à l'Empire du 1^{er} siècle avant J.-C., on ne peut qu'être frappé de la dégénérescence de la technique grecque dans le monument marseillais, attribué à l'époque de Néron.

Il ressort de ces observations que ce rempart, tant par sa situation que par sa construction, n'était pas un vrai mur de défense, mais un rempart élevé *ad*

pompam et ostentationem, qui rendait à Marseille un reflet de son ancienne grandeur. Il délimite la ville reconstruite à l'époque romaine, dont la superficie ne paraît guère être supérieure à 32 hectares³³. Ainsi que l'avait reconnu M. Clerc, se fondant sur la topographie de la ville lors du siège de César, il doit être attribué au programme de reconstruction dû aux libéralités de Crinas, contemporain de Néron (fig. 22 et 26).

Cette datation nous oblige à reporter plus à l'ouest le tracé de l'enceinte grecque. Elle doit sans doute être identifiée avec un alignement de gros blocs de pierre dure (calcaire

32 H. ROLLAND, L'influence de la Grèce sur l'architecture de la basse vallée du Rhône, *Actes du Colloque sur les influences helléniques en Gaule* (Publ. Université de Dijon), 1957, p. 119.

33 Le tracé de l'enceinte nord est hypothétique : celui de l'est, donné par M. CLERC, *op. cit.*, II, p. 283, fig. 13 et plan hors-texte, a été rectifié par R. BUSQUET, dans une note additive à F. LOT, *Recherches sur la population et la superficie des cités remontant à la période Gallo-romaine*, I (1945), pp. 174 et 180.

23. Relevé et coupes du rempart de la place Jean-Guin, par M. Borely (1961).

oligocène), mis au jour rue Négrel, à mi-pente de la déclivité de la colline, entre et sous les caves des maisons bordant cette rue à l'est. Rasée à l'époque romaine, elle avait retenu un très important dépotoir dans lequel avaient été trouvées en 1863 les stèles d'Artémis archaïque et dont la fouille a fourni une abondante céramique, du VI^e siècle à l'époque romaine (fouilles rue Négrel I). Cet alignement de blocs, qui n'était qu'une assise de base, fondée sur le poudingue, gravissait la colline en gradins. Il a été prélevé un élément du parement, d'une longueur de 2,10 m (fig. 24), avec son blocage interne conservé sur 1,20 m, ce qui donnait une épaisseur de 1,60 m environ, sans le parement interne, qui avait disparu³⁴.

Sans doute soutenait-il un mur en briques d'argile crue, dont la technique, signalée dans l'*Oppidum* des Pennes et l'habitat de Mouriès, s'était maintenue sous l'Empire, ainsi que le montrent les vestiges retrouvés dans les ruines des docks romains du Lacydon, datant de l'époque des Flaviens. L'assise du rempart avait subi des restaurations, qu'atteste la présence d'un G.B. très corrodé de Marseille au taureau, daté du III^e siècle, dans la couche supérieure du blocage. Établi à mi-pente de la butte des Moulins (l'acropole de la cité ?), il était séparé par une dépression marécageuse, vers le sud, de la butte des Carmes, où César aurait établi son camp. Son tracé représente donc une notable extension de la cité vers l'est et le nord-est, le rempart de Grinas étant situé à 275 m environ plus à l'est (fig. 22). Mais le quartier extérieur à ce rempart était habité dès l'époque grecque et formait un faubourg, que l'on doit peut-être identifier avec le *pedeon* (πεδῆον), mentionné par une scolie de Lucain, limitrophe du rempart à l'époque du siège de César, près des *Navalia*³⁵.

24. Rempart de la rue Négrel, au musée Borély.

..

Le théâtre et le mur de Grinas sont les seuls édifices en place de Marseille, avec la portion des docks romains découverts en 1947-48³⁶ et aménagés en 1963 en « musée de site » et le *martirium* rupestre du III^e-IV^e siècle reconnu sous le sol de la chapelle Notre-Dame-de-Confession à l'abbaye Saint-Victor³⁷. La cité grecque comptait cependant de grands monuments, dont le seul témoin est le chapiteau ionique en calcaire de la Couronne, retrouvé en remploi dans le quai romain, à la pointe de la butte Saint-Laurent, datant du troisième quart du VI^e siècle³⁸. C'est à l'époque romaine que remontent les chapiteaux de marbre et de pierre, dépourvus de provenance et les fûts de colonnes en marbre et en granit,

[34] Vestige transporté dans la cour du Musée lapidaire (M. H. rue Négrel I. 13 : *Gallia*, VIII, 1959, p. 117, fig. 1.

[35] Cf. M. CLERC, II, p. 212 ; DUPRAT, *l. c.*, pp. 40 et 79.

[36] *Gallia*, VI, 1948, p. 208 ; XVIII, 1960, p. 286 ; F. BESORT, *Les docks romains du Lacydon* (2^e éd.), 1965.

[37] *Memoriae* de Marseille et de Cimiez, VII^e Congrès International d'Archéologie Chrétienne, Trèves, 1965 ; CRAI, 1966 ; Congrès historique du Millénaire de l'abbaye Saint-Victor de Marseille, 1966.

[38] F. BESORT, Le chapiteau ionique de Marseille, *l. c.*

remployés dans la construction de l'*abrium* de l'abbaye Saint-Victor, au ^{ve} siècle, ainsi que les rares fragments architecturaux en calcaire de la Couronne, trouvés sans contexte :

25. Élément de stylobate du stade, au musée Borély.

fragment de frise (long. 0,65 ; haut. 0,50 ; ép. 0,35), du 1^{er} s., très corrodé, remployé au ^{xie} siècle dans la reconstruction de l'abbaye Saint-Victor³⁹ ;

élément de stylobate du stade (long. 1,42 ; haut. 0,57 ; ép. 0,40) trouvé dans la démolition de la Vieille Major et portant l'inscription grecque :

Τ Ο ΣΤΑΔΙΟ Ν ⁴⁰

Remployé à l'époque chrétienne, et transformé en couvercle de sarcophage en bâtière orné de six acrotères (fig. 25) avec une croix gravée au centre, il provient du stade, qui devait être adossé à la butte sur laquelle s'élève la cathédrale, peut-être à l'extérieur de l'enceinte. Son épigraphie est d'époque romaine. Doit-on le faire descendre jusqu'au ^{ne} siècle, comme le suppose M. Clerc ? Si l'on remarque que ses tranches latérales ont un cadre ciselé, comme les gradins du théâtre et que sa hauteur est analogue à celle de certains éléments du mur de Crinas, on est amené à l'attribuer également à la reconstruction de la ville sous Néron (fig. 26).

26. 1 théâtre
2 mur de Crinas
3 mur rue Négrel
4 docks
5 *forum*
6 enceinte nord
7 littoral grec
8 littoral romain
9 nécropole rue Tapis Vert
10 *navalia*

Ces édifices montrent que l'hellénisation de Marseille avait survécu à la perte de son indépendance et nous explique le « reflet hellénique » des monuments gallo-romains de Provence, d'Arles, du Vernègues, de *Glanum*, — qu'a si bien noté Michel Clerc : « C'est l'art grec qui survit sous l'art romain »⁴¹.

Fernand BENOIT.

[39] F. BENOIT, Le musée des Cryptes à Saint-Victor, *Mém. Institut. Historique de Provence*, 1934, p. 10 et fig.

[40] Au musée Borély (8268) ; M. ROUSTAN, *La Major*, 1905, pl. 28 ; M. CLERC, II, p. 279.

[41] M. CLERC, II, p. 287.

N.-B. — Collaboration aux plans, relevés et photos : P. Arcelin, Maurice Borély, P. Briolle, Y. Chevalier, A. Detaille, Max Escalon de Fonton, Cl. Francézon, A.-P. Hardy, P. Pironin, H. Rolland.